

Table des matières

«Un être si incandescent qu'il brûlait»	2
«1 journée» à Meyrin, cité satellite	3
«1 Journée» de doutes et de désirs	5

En 2002, il lui offrait un rôle à fleur de peau dans «Aime ton père». Emu, le réalisateur Jacob Berger évoque Guillaume Depardieu, disparu lundi, «un homme extrêmement tendre et provocateur, qui testait la résistance au monde».

«Un être si incandescent qu'il brûlait»

Une pneumonie foudroyante. Guillaume Depardieu a succombé lundi à un virus qui l'aura rongé aussi vite que sa vie. Rapatrié de Roumanie dimanche, il y tournait L'Enfance d'Icare (un titre tristement ironique) du réalisateur suisse installé à Genève, Alexandre Iordachescu. Ce dernier n'a désiré «faire aucun commentaire, souhaitant respecter le deuil de la famille». Le tournage venait juste d'être bouclé...

Pour Jacob Berger, qui l'a dirigé dans Aime ton père en 2002 avec Gérard Depardieu, Guillaume était à l'image de ses rôles: en souffrance, tendre, rageur, drôle, blessé physiquement et intérieurement. Ecrasé toute sa vie par la figure du père, Depardieu fils aura hurlé sa douleur de vivre comme un cri d'alarme, comme pour signifier qu'il existait. Rencontre avec un ami ému.

Le Temps: Guillaume Depardieu aura toujours été torturé...

Jacob Berger: Souvent, une très grande sensibilité cache une grande vulnérabilité et donc une grande souffrance gratuite. Guillaume Depardieu était comme un artiste dont la peau éclate et souffre. On voit d'ailleurs son corps dans Aime ton père. C'est un corps meurtri mais magnifique. Guillaume avait une beauté solaire. Il portait sur sa peau les stigmates d'un saint, il était recouvert de cicatrices, comme s'il avait roulé dans des tessons de bouteilles. Chacune de ses cicatrices avait son histoire, son accident, son automutilation. Il y avait quelque chose d'épidermique dans sa souffrance, quelque chose qui tenait de l'ordre de la survie. Il n'arrêtait pas de me dire que la vie le déchirait, le coupait en morceaux. A votre avis, pourquoi tous ces accidents de moto, toutes ces bagarres et ces opérations? Le drame de son amputation, par exemple, en 2003, n'a pas été dû au hasard, c'est lui qui l'a voulu. Son visage, ces derniers temps, ressemblait de plus en plus à celui de ses rôles d'êtres à l'abandon. Il avait une compréhension de la vie qui l'étouffait. La vie était pour lui comme un chemin de croix. Il avait d'ailleurs quelque chose de très christique en lui.

- La figure du père, également, l'a étouffé...

- Notre relation s'est construite autour de l'image du père, pas forcément de son père à lui. Aime ton père porte sur un père charismatique, terrifiant, dominateur, qui, sans le vouloir, dévore son enfant. Guillaume et moi avons été deux frères, deux fils aimés, rejetés, attirés. Gérard Depardieu a compris que c'était une bonne chose de jouer ce rôle. Il était lucide quant à son influence sur son fils mais il ne savait pas quoi faire. Alors il le laissait vivre, exister, il l'aidait à se soigner, mais il ne pouvait pas non plus disparaître! C'est le grand drame de Guillaume: ne pas avoir su se

débarrasser de l'image du père. Pas parce qu'il était méchant, au contraire, parce qu'il était aimé et connu. Guillaume était hanté, ça le rongea. On voulait tous le protéger mais on ne pouvait pas l'éloigner de ses hantises. Ce n'est pas pour rien si son modèle était Patrick Dewaere. Il se tailladait lui-même à l'intérieur et c'est un virus qui l'a tué. Triste métaphore de son état intérieur. Mais je suis à un stade de ma vie où je ne trouve pas la mort si insupportable que ça. Elle peut parfois être apaisante et nous remplir de richesse. C'est le fait qu'il ait traversé autant de souffrances qui me peine. J'espère juste qu'il aura pu être un peu heureux.

- Comment était-il comme acteur?

- D'une incroyable sincérité, avec un unique mélange d'adresse et de maladresse. Il était aussi musicien, poète. J'ai parlé à Josée Dayan, Pierre Salvadori, à Ruth Waldburger, ils sont tous en larmes. Ruth me rappelait le jour où Guillaume a joué du piano au bar d'un hôtel de Locarno, pendant le festival. Il était si sincère. Avec lui, pas de triche! Tout ne faisait que raconter sa vie, il était identique à l'intérieur comme dans ses films. Que ce soit dans Les Apprentis, Tous les matins du monde ou récemment Versailles, c'était lui qu'on voyait à l'écran. Ses rôles, c'était lui.

- Il aimait aussi la provocation...

- Il était extrêmement provocateur. Il testait la résistance au monde. Tout a une enveloppe, même l'univers, et Guillaume était comme un enfant qui mettait au défi cette enveloppe et qui repoussait sans cesse ses limites. D'où la vitesse, les motos, les bagarres avec les flics, les videurs de boîte. Comme un enfant, il cherchait sa place en tant qu'un Depardieu. Il était encore trop Guillaume Depardieu alors qu'il aurait dû vivre, tout simplement. Gérard, lui, a fait de son mieux, comme il pouvait. Il était très généreux. Mes pensées aujourd'hui vont à sa famille. Ils ont perdu un ange et un démon, un être précieux. Si précieux qu'il était incandescent, qu'il brûlait.

GENEVE. Le cinéaste suisse Jacob Berger a tourné son dernier film dans cette cité, proche de l'aéroport de GENEVE. , où il a grandi. Balade dans les entrailles d'un complexe immobilier bâti dans les années 60.

«1 journée» à Meyrin, cité satellite

L'homme qui nous sert de guide lève la tête, balaye du regard les façades de verre et d'acier, et dit: «La cité de Meyrin? C'est une maquette qui aurait pris taille humaine.» Pour l'heure, la maquette géante prend méchamment l'eau. Il pleut à verse sur Meyrin, ville satellite de 20000 âmes logée en périphérie de la Cité de Calvin.

Le cinéaste suisse Jacob Berger, notre guide, connaît bien cette ville de Meyrin. Pour y avoir grandi, beaucoup. Aimé, passionnément. Et filmé, un peu. «Meyrin-Parc, c'est une cité des étoiles, un Baïkonour helvétique, s'extasie le cinéaste, l'œil brillant. Pour ses concepteurs, ces immeubles qui se dressent fièrement devaient peut-être représenter l'idéal du rêve socialiste d'habitats collectifs.» Construit dans les années 60, Meyrin-Parc a surtout accueilli des expatriés venus travailler à l'ONU ou au CERN. Des bâtiments qui ne sont pourtant qu'une infime pièce du grand puzzle urbanistique que représente la cité satellite de Meyrin.

Cité pour familles aisées

«Ce sont surtout des familles plutôt aisées, des intellectuels, qui sont venus s'installer ici, se souvient le cinéaste.» Une réalité qui tranche avec «l'image que l'on se fait habituellement des cités». L'enfance de Jacob Berger fut meyrinoise mais aussi provençale. Un ballottage voulu par son père, l'écrivain John Berger, inspiré par la quiétude de la cité et la touffeur méridionale.

Le cinéma, Jacob Berger l'a découvert à travers son père, scénariste de Tanner. La révélation, ce fut ces jours où l'appartement familial s'est transformé en terre d'accueil pour la dernière scène de Retour d'Afrique, du même Alain Tanner. «Ce fourmillement de personnes, de technique, d'idées m'a intrigué. Et poursuivi pendant longtemps.»

C'est au pied de ce rêve cubiste, un océan de verdure, parsemé de petits chemins que Jacob Berger a vécu un «gouvernement des enfants». «Comme cet espace est dévolu aux piétons, donc sans danger, il regorgeait de gamins, de tout horizon, de toutes nationalités. Ici, je n'ai jamais vécu de conflit social ou racial.» Une alchimie urbaine plutôt bien réussie.

«Meyrin-Parc, un endroit que le regard fertilise»

«J'aime cette cité. C'est un endroit que le regard fertilise». Meyrin-Parc, un complexe immobilier d'une douzaine de gigantesques rectangles posés là par les architectes Georges Addor, Louis Payot et Horace Julliard, est devenu l'espace d'un film - 1 journée en l'occurrence, actuellement au cinéma - un personnage à part entière. Cette douzaine d'immeubles s'inspire

étrangement de Le Corbusier. «L'idée de rectangle sur pilotis est reprise de l'architecte chaux-de-Fonnier et de son fameux Modulor», explique Jacob Berger. Modulor? «Une notion architecturale liée à la morphologie humaine.» Jacob Berger sait de quoi il parle. Sa mère, Ania, qui habite encore l'appartement niché au cœur de Meyrin-Parc fut la traductrice officielle, «vers l'anglais», de l'architecte moderniste.

A longer ces bâtiments, on se prend à vouloir contempler la vie d'un peu plus haut. Numéro 65 de l'avenue Mategnin, 8e étage. Un point d'observation privilégié depuis lequel Jacob Berger a longtemps contemplé son quartier. Lorsqu'il n'est pas à Paris, notre cinéaste habite dans cet appartement aux larges baies vitrées. Pour les besoins du film, l'appartement a été recréé, à plus grande échelle, dans des studios zurichois. «Cela a amusé Ania de traverser toute la Suisse pour retrouver une copie presque conforme de son appartement», sourit Jacob Berger.

Situé à un jet de pierre de vastes champs en friche, l'immeuble donne à voir un splendide panorama. Sur le Salève, la montagne au flanc pelé, et depuis l'autre côté de l'appartement, sur la chaîne du Jura, recouvert d'un blanc manteau. Au-dessus des têtes, de gros avions se laissent voluptueusement glisser dans les airs, slalomant entre des nuages gorgés d'humidités. Des avions et du bruit. A intervalle régulier. «C'est étrange, mais au fil du temps, leur vrombissement est devenu comme un compagnon, un colocataire», raconte le cinéaste, le regard vissé sur l'extérieur.

Un côté «hitchcockien»

«Lorsque l'on regarde par la fenêtre, c'est une gigantesque fresque qui s'offre au spectateur. On peut percevoir l'ensemble - presque banal - ou alors dissocier chaque élément.» Au pied de son immeuble, la sortie du parking, en forme de «J» accroche la prunelle comme pour mieux appuyer le propos. «Il y a aussi un côté très hitchcockien dans ces bâtiments. On peut presque voir ce qui se passe chez les voisins des immeubles d'en face, et en même temps la distance est suffisante pour laisser la place à l'imaginaire. Ce qui confère un aspect inquiétant à toutes ces immenses fenêtres», raconte-t-il, le regard gourmand.

A force de passer des heures à construire et déconstruire l'espace qui s'offrait à lui, filmer Meyrin est apparu comme une évidence. «Cela faisait longtemps que je voulais tourner ici. D'autant que le cinéma suisse a assez peu mis en scène ses banlieues.» Ce que le cinéaste définit comme «la malédiction tannerienne». «Tanner a toujours considéré, à juste titre, qu'il existe des territoires hyperfilmiques, comme une rue de New

York, qui s'offre au regard de la caméra sans jamais perdre sa substance, et a contrario, des lieux qui s'épuisent à la première prise, comme les villes suisses.» Une dernière imprécation que ne partage pas Jacob Berger. Filmer la périphérie, les autoroutes, les cités, offre un moyen de contourner la malédiction.

Le cinéaste

Marc Lalive d'Épinay

Le cinéaste Jacob Berger est né en 1963 en Grande-Bretagne. Fils de l'écrivain et scénariste John Berger - coauteur de «La Salamandre» et de «Jonas qui aura 25 ans en l'an 2000», d'Alain Tanner.

Jacob Berger a étudié le cinéma

à la New York University Film School, dont il est diplômé en 1986.

De retour en Suisse, il tourne «A Name for her Desire», un court-métrage présenté, en 1987, aux Journées du cinéma suisse de Soleure. En 1988, il joue aux côtés de Jean-Louis Trintignant dans «La Vallée fantôme» d'Alain Tanner.

C'est en 1989 qu'il écrit et réalise son premier long-métrage, «Les Anges», présenté en compétition au Festival de Berlin et à Locarno.

Entre 1991 et 2001, il réalise de nombreux reportages et documentaires pour la Télévision suisse romande.

En 2002, dans «Aime ton père», il met en scène Gérard Depardieu et son fils Guillaume. Ce film a représenté la Suisse aux Oscars 2003.

«1 journée», actuellement au cinéma, est son troisième long-métrage.

Réussite bouleversante, le troisième film du Suisse Jacob Berger rend l'humain à ses mystères.

«1 Journée» de doutes et de désirs

Un film qui n'a pas peur de ne pas se faire comprendre, c'est rare dans le cinéma suisse. Un film qui rend l'humain et ses visages à leurs mystères, c'est encore plus rare. Et que dire d'un film suisse à la construction presque mathématique, qui cherche le chemin le plus court et qui cultive le goût de la simplicité pour dire la question qui hante l'art et l'Homme depuis toujours: la relation à autrui. Ce film existe. Il s'intitule 1 Journée. Il est magnifique et contient certaines des plus belles idées filmées dans nos contrées. Telles ces séquences, par exemple, où l'acteur Bruno Todeschini, persuadé d'avoir embouti quelqu'un ou quelque chose avec sa voiture, constate que rien ni personne ne gît sur la route et que seule une humeur, une ombre, une présence diffuse, témoin ou victime de la collision, fait frissonner un buisson avoisinant.

A lui seul, cet instant de cinéma, extraordinaire instant, impose ce qui se pressentait depuis longtemps: Jacob Berger est un grand réalisateur. Encore lui faut-il une matière adéquate, un scénario qui juggle sa sensibilité, qui lui donne confiance. Après *Les Anges* en 1989 et *Aime ton père* en 2002, il l'a enfin trouvé. Coécrit avec sa compagne, la lumineuse comédienne Noémie Kocher, et piloté avec poigne par la productrice zurichoise Ruth Waldburger (LT du 21.01.2008), *1 Journée* ne confond pas, comme ses précédents films, le chemin et le but. Il écarte le parler et le dialogue au profit de l'image et de la mise en scène. L'explicite au profit de la suggestion. Il y est question de Meyrin, d'un appartement et d'une journée vue, successivement, par ceux qui y vivent: d'abord un homme (Bruno Todeschini) entre son travail de journaliste radio et sa maîtresse (Noémie Kocher); ensuite sa femme (Natacha Regnier); enfin leur enfant de 8 ans (Louis Dussol). Trois points de vue, des accidents, la vie, entre *Collision* de Paul Haggis (mais en moins prêchi-prêcha), *Babel* d'Alejandro Gonzalez Inarritu (mais en moins bien-pensant) ou, bien sûr, le cinéma de Kieslowski (mais en moins glacial).

Preuve que Jacob Berger touche juste: les larmes perlent par le seul jeu des rapprochements et des écarts, par l'enjeu simple des corps qui se touchent, s'entrechoquent ou s'écrasent contre des murs de verre. Existe-t-on quand personne ne nous regarde? Faut-il avoir peur des angles morts? Faut-il laisser des traces pour exister? *1 Journée* dilate ces questions en trois regards sans complaisance, avec une netteté, autant dire une honnêteté, et avec cette élégance suprême: il n'oublie jamais le désir.

De partout, alors que, par son sujet, il n'aurait pu être qu'un pensum dépressif dans l'histoire du cinéma suisse, *1 Journée* déborde de désirs. Ceux du toucher, de la tendresse, de la liberté, de l'harmonie, de la lumière. Porté par un rêve d'amour qui échappe sans

cesse mais se laisse caresser, le film postule qu'il n'existe pas d'autre satisfaction que de se sentir vu et aimé par autrui. C'est cette chaîne sans fin, trois points de vue qui en disent des milliards, que Jacob Berger parvient à filer avec une économie resserrée à l'essentiel.

Un enfant qui compte les secondes lorsque son père s'en va travailler. Une marque de rouge à lèvres sur une vitre. Un drap qui flotte dans le vent. Et cette présence diffuse après l'accident de voiture... Peu de cinéastes parviennent à trouver des équivalents concrets, sensibles et poétiques, à des idées abstraites, des intuitions intellectuelles et des sensations. Jacob Berger y parvient, pour la première fois. *1 Journée* est une œuvre riche en objets sensibles, mis en épingle, hypertrophiés jusqu'au surnaturel qui finissent par suggérer, en parallèle à la banalité d'un quotidien familial, un univers latent, quasiment une autre dimension. Cette exacerbation est directement issue de l'empathie de Jacob Berger, de sa faculté d'identification. Il aime ses acteurs et rend hommage à leur beauté. Il aime ses personnages. Il est ses personnages. Et cette faculté, rare, lui permet d'explorer, avec délicatesse, des zones délicates, à la limite de l'inexprimable.

1 Journée, de Jacob Berger (Suisse, France 2007), avec Bruno Todeschini, Natacha Regnier, Noémie Kocher, Louis Dussol, Zinedine Soualem, Amélia Jacob, Hiro Uchiyama. 1h35.